

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

## FEUILLETON.

VOL. I.

MONTREAL, 16 JUILLET, 1866.

No. 20

## AUVERGNE ET PIEMONT.

(Suite.)

## IX.

Mme de Lauraguais, profitant d'un moment où elles ne pouvaient la voir interroger le prince d'un regard. Le signe par lequel il lui répondit ne devait laisser aucun doute sur le sens qu'il fallait attacher à sa réponse.

Elle le prit par le bras et l'emmena à l'autre extrémité du salon.

« Le roi ne veut pas les recevoir ? dit-elle à voix basse.

— Hélas ! non, répondit le prince : au moment où j'allais en parler à Sa Majesté, le maréchal de Bellisle est survenu et m'a coupé la parole. Il venait précisément pour informer le roi de ce duel, ce qu'il a fait en le peignant des plus noires couleurs. De là, grande colère du roi qui a déclaré que sa volonté était de faire cesser à tout prix cette interminable querelle. Elle avait déjà fait couler plus de sang qu'une bataille rangée il fallait un exemple : il le donnerait.

— Pauvre jeune homme ! Pauvre Gabrielle ! dit Mme de Lauraguais.

— Pourtant continua le prince, j'ai pris sur moi de parler à Sa Majesté, de Mme de Castris ; je lui ai demandé la permission de la lui présenter. « Non pas, m'a-t-il répondu, gardez-vous-en bien. Je serais capable de me laisser attendre : il faut un exemple, il le faut. »

— Allons, prince, du courage ! dit la duchesse après un moment de réflexion : présentez ces dames à Sa Majesté.

— Y pensez-vous, ma chère amie ?

— Le roi n'a-t-il pas dit lui-même qu'il serait capable de se laisser attendre ? Eh bien ! vous aurez fait comme lui. Que craignez-vous d'ailleurs ? Un ou deux jours de bouderie. . . un reproche un peu aigre tout au plus.

— Ma foi ! c'est dit, reprit le prince ; vous êtes un bon cœur, un charmant esprit : ces dames verront le roi. »

Le prince alors, prenant la main de la marquise :

« Un peu de courage, madame : tout espoir n'est pas perdu. Le roi ne doit partir qu'après la messe, à midi. Demain, trouvez-vous dans la galerie du château, au moment où Sa Majesté passera de la chapelle dans son cabinet ; j'espère vous mettre à même de lui parler. »

Le lendemain la marquise et Gabrielle étaient au rendez-vous. La foule des courtisans et des dames qui attendaient le passage du roi regardaient avec surprise ces deux inconnues dont les longs voiles noirs formaient un si triste contraste avec les habits de soie aux couleurs vives et tendres dont tout le monde était vêtu. On se demandait leur nom ; frappé d'un respect involontaire, chacun s'écartait en voyant passer ces deux images vivantes de la douleur.

Bientôt un mouvement de reflux de la foule et le silence profond qui succédait au bruit des conversations particulières annoncèrent l'arrivée du roi.

Il venait de l'entrée de la galerie, se dirigeant vers ses appartements. Sa taille élevée dominait toutes les têtes qui se courbaient sur son passage. Le

maréchal de Bellisle était à son côté et l'entretenait à demi-voix. Le prince de Beauvais aperçut Mme de Castries dans la foule. Il lui fit signe de suivre. Les deux pauvres femmes traversèrent la foule à grand'peine. Grâce à Dieu ! elles arrivèrent en même temps que le roi à l'entrée des appartements.

Là, Sa Majesté s'arrêta un moment pour dire quelques mots au maréchal de Bellisle, qui s'inclina et retourna sur ses pas. Le roi salua avec grâce les courtisans et franchit la porte auprès de laquelle se tenait le capitaine des gardes.

« Il est temps ! dit-il aux deux dames en les poussant de l'autre côté de la porte qu'il referma sur elles.

— Grâce ! » s'écrièrent Mme et Mlle de Castries en tombant à genoux.

Le roi se retourna en fronçant les sourcils. Il y eut un moment de silence et d'anxiété pendant lequel le sort de Henri fut livré au plus grands des hasards.

« Grâce, sire ! répéta Gabrielle.

Le roi fut touché sans doute de la douceur pénétrante de cette voix pleine de larmes.

« Mesdames de Castries, dit-il en s'avançant vers elle, relevez-vous, Mme la marquise, à nos pieds, la femme d'un de nos plus fidèles serviteurs ! cela ne peut nous convenir.

— C'est la position qui convient à des suppliantes, répondit la marquise d'une voix faible, et nous venons implorer la clémence de votre Majesté. »

Le roi prenant la main de Mme de Castries la força à se relever. Puis il examina ces deux visages pâles dont les beaux traits portaient l'empreinte de la douleur. Le roi avait des yeux d'une douceur et d'une beauté remarquables ; ils exprimaient en ce moment une bienveillance qui enhardit les deux pauvres suppliantes. Je sais, dit-il après un moment de silence, d'où vient votre douleur ; madame, j'y voudrais apporter quelque adoucissement, mais je ne saurais... La position de M. de Lourmel est trop grave ; il s'est rendu coupable d'une faute que, plus que tout autre, il devait éviter.

— Sire, l'honneur de M. de Lourmel était attaqué.

— C'est lui qui a été l'agresseur, dit le roi.

— Oh ! Votre Majesté est mal informée, s'écria Gabrielle avec vivacité. Elle ne sait pas quelle épouvantable calomnie fut la cause de cette agression. Sire, vous même, vous eussiez trouvé perdu d'honneur tout gentilhomme qui eut reçu une pareille souillure sans verser tout son sang pour l'effacer.

— Brave comme son père ! dit le roi en regardant les traits animés de Mlle de Castries.

— Pardon pour cette enfant, sire, dit la marquise ; elle ne sait encore comment on doit parler à Votre Majesté. Mais ce qu'elle a dit est vrai ; M. de Lourmel ne s'est décidé à tirer l'épée que pour venger une insulte devant laquelle nul n'aurait pu reculer.

— Cette insulte n'a pas été prouvée, dit le roi, je le regrette, madame, soyez-en sûre ; mais le roi a des devoirs à remplir. Savez-vous combien de bons serviteurs cette détestable querelle a déjà enlevés au pays ? que d'autres elle lui coûterait encore si je n'y mettais bon ordre ? J'en suis responsable à la France aux familles en larmes que ces duels plongent dans le deuil. Il faut que cette effusion de sang finisse, et puisque l'indulgence échoue, une juste sévérité... Mon Dieu ! continua le roi en faisant le geste de dépit, je ne sais que vous dire ! j'en suis désolé pour Castries que j'aime pour M. de Lourmel, qui, dit-on, est bon officier, mais il faut que tout cela finisse, il le faut... il le faut ! »

En disant ces mots, le roi parcourait à grands pas son cabinet, comme s'il eût voulu éviter les yeux suppliants qui cherchaient à émouvoir sa pitié.

« Mon Dieu, sire que Votre Majesté me pardonne, reprit Mme de Castries d'une voix tremblante, mais M. de Lourmel est mon neveu, presque mon fils ; c'est moi qui l'ai élevé. Il devait épouser la pauvre enfant que voilà. C'est un noble jeune homme, intrépide et bon. Ma fille l'aime, sire ; c'est à elle encore plus qu'à moi, que vous ferez grâce !... Elle mourra s'il meurt ! songez à cela, sire. Elle a seize ans, hélas ! voulez-vous briser un si jeune

cœur !... Je ne vous parle pas de moi... et cependant, vous le savez, mon mari porte en ce moment le drapeau de Votre Majesté devant les lignes ennemies... Oh ! je vous en supplie, sire, au moment où les balles françaises me priveront de mon fils, un boulet étranger peut m'enlever mon époux !

— Madame !... vraiment !... dit le roi visiblement ému et marchant avec plus d'agitation à mesure qu'il se sentait attendrir. D'ailleurs, il est trop tard, ajouta-t-il en s'arrêtant tout à coup. L'ordre est parti ; M. de Bellisle m'a dit à l'instant qu'il venait de l'expédier."

Mme de Castries s'affaissa sur elle-même dans un douloureux accablement.

Gabrielle au contraire redoubla de courage ; elle se releva l'œil étincelant, les joues unimées d'une généreuse indignation.

"L'ordre est parti ! s'écria-t-elle ; oh ! mon Dieu !... Mais non, cela est impossible ! il faut appeler, le révoquer, faire revenir M. de Bellisle... L'ordre est parti ! Henri est innocent, il est calomnié ! calomnié !... Vous devriez le venger au lieu de le condamner à mort ! Oh ! écrivez, sire, un mot qui le sauve ! J'irai jusqu'à Cologne s'il le faut ! un mot, sire, et je pars !"

La pauvre enfant tomba dans les bras de sa mère ; le roi aida à la transporter dans un fauteuil et courut lui-même pour demander des secours.

Dnchesnay, le médecin de service, la duchesse de Lauraguais et quelques dames de la cour qui étaient restées dans la galerie, accoururent et s'empresèrent autour de Mme de Castries. On lui fit respirer des sels, et dès qu'elle fut un peu ranimée, le roi ordonna qu'on la transportât dans l'appartement de Mme la Dauphine, où l'on pourrait lui donner les soins dont elle avait encore besoin.

Pendant que la jeune fille sortait, soutenue par la duchesse de Lauraguais, le roi alla à une table sur laquelle étaient posés plusieurs feuillets de parchemin ; il en prit une, écrivit quelques mots à la hâte, et rappelant Mme de Castries qui sortait avec sa fille :

"Ah ! madame, vous l'emportez ; dit-il. Voici un surcis que j'accorde à M. de Louremel. Sa grâce, il dépend de

vous de l'obtenir, en me rendant un service dont je vous serai éternellement reconnaissant. Jusqu'ici, tous les moyens employés pour réconcilier Piémont et Auvergne sont restés impuissants. Dieu, peut-être, et vous, madame, venez de m'en inspirer un. Partez pour Cologne : voyez les deux corps d'officiers, parlez-leur, comme vous m'avez parlé tout à l'heure ; dites-leur que la grâce de M. de Louremel sera le gage de leur réconciliation ; que je la leur accorderai s'ils consentent à se donner la main et à se réunir pour demander cette grâce. Ils sont soldats et gentilshommes, je ne doute pas que vous ne réussissiez. Alors, madame, de nous deux, c'est moi qui vous serai redevable. Adieu donc, croyez que mes vœux les plus ardents vous accompagnent dans cette entreprise," ajouta-t-il en la saluant du geste et du cœur.

Le jour même, la marquise et Gabrielle partirent pour Cologne ; leur voyage se fit avec une rapidité merveilleuse, grâce à ces mots tout-puissants : *Service du roi.*

Dans la matinée du troisième jour de leur voyage, elles arrivèrent à Cologne. Le corps d'armée que commandait M. de Castries en était parti la veille : il n'y restait plus qu'une petite garnison de soldats français.

Voici donc ce qui était arrivé :

Le 7 octobre, le prince héréditaire avait passé la Dymel à la tête d'un corps de vingt-cinq à trente mille hommes et s'était dirigé sur le Bas-Rhin. C'était évidemment dans l'intention de faire le siège de Wœsel, et M. de Castilla, en donnant avis de ces mouvements au marquis de Castries, lui avait renouvelé la promesse de se bien défendre, pourvu qu'on lui envoyât vivres et munitions.

Le marquis avait redoublé d'activité pour ravitailler la place menacée, mais l'administration était alors si lente, que le 11 seulement le convoi était réuni à Engers et prêt à marcher. Dès la veille, le prince de Brunswick avait passé le Rhin en deux colonnes à Rhinberg et sur des ponts qu'il avait jetés au-dessus de Wœsel ; il avait tracé aussitôt la première parallèle à deux cents mètres des fossés de la place.

A cette nouvelle, M. de Castries s'était décidé à marcher à l'ennemi. Il n'avait pas encore reçu toutes les troupes qu'il attendait, mais il pensait que quelques bataillons de plus ne valaient pas une attaque faite à propos avant que les Anglo-Hanovriens ne se fussent solidement établis à Rhinberg. Dans la nuit du 12 au 13 octobre, le corps d'armée réuni à Cologne avait donc pris les armes et s'était dirigé sur Neuss, où M. de Chabot était déjà avec l'avant-garde.

La marquise apprit ces détails des officiers qu'elle interrogea ; mais ils ne purent répondre que d'une manière fort vague aux questions qu'elle leur fit sur M. de Lourmel. Cependant, tous s'accordèrent à dire que l'arrêt rendu contre lui n'avait pas reçu son exécution et qu'il était parti à la suite du corps d'armée.

Sur ces renseignements, Mme de Castries et sa fille arrivèrent à Neuss. Les troupes françaises en étaient parties le matin même et marchaient sur Rhinberg. Une foule de laquais, d'éclapés et de vivandiers faisaient leurs préparatifs pour rejoindre les différents corps auxquels ils appartenaient.

A prix d'or, la marquise obtint du postillon qu'il la menât plus loin.

Mais à partir de Neuss, leur marche devint très-lente ; il fallait passer au milieu d'une double file de chevaux de main, de mulets et de voitures. A chaque instant la chaise de poste était arrêtée ; il fallait se nommer, parlementer, montrer le laissez-passer du roi.

« Nous arriverons trop tard ! » disait Gabrielle en pleurant.

Il y eut un moment où leur voiture fut arrêtée faute de pouvoir se frayer un passage au milieu de la foule devenue stationnaire. On entendait au loin le bruit du canon.

La marquise regarda par la portière ; un sergent assis sur son sac et son fusil entre les jambes sifflait une chanson de caserne. Elle l'appela et lui demanda de la faire passer plus loin.

« Impossible pour le quart d'heure, répondit-il ; on prend Rhinberg, ce serait malsain pour vous. »

Mme de Castries obtint alors du ser-

gent qu'il envoyât un de ses hommes porter au général un billet.

Le billet fut porté ; mais que l'attente était longue ! et le canon ! toujours le canon !

A la fin, vers cinq heures, arriva la réponse. Tout allait bien, elles n'avaient qu'à suivre le porteur du billet qui les conduirait en lieu sûr ; si le marquis ne pouvait les voir le jour même, il les verrait le lendemain.

Le porteur du billet était un officier du régiment de Pologne-cavalerie ; grâce à l'escorte qu'il avait amenée, le carrosse de la marquise put se remettre en marche ; il entra à Rhinberg au milieu de la nuit.

L'obscurité déroba aux deux dames la vue des morts et des mourants qui jonchaient les rues de la ville ; elle avait été prise après un combat meurtrier.

## XII.

Ainsi qu'on l'avait dit à la marquise de Castries, M. de Lourmel était parti de Cologne avec les troupes françaises. Il voyageait à la suite du régiment, dans la voiture du marquis, escorté de plusieurs cavaliers.

C'est ainsi qu'il avait assisté de loin à la prise de Rhinberg.

Depuis qu'il portait l'uniforme d'Auvergne, c'était la première fois qu'il ne suivait pas son drapeau. Ce fut avec une douleur ineffable qu'il vit ses frères d'armes former les colonnes d'attaque, s'éloigner et disparaître dans la fumée qui entourait les murs de la ville.

Vers cinq heures, lorsque Rhinberg fut au pouvoir des français, un cavalier d'ordonnance, vint dire quelques mots au prévôt. Un instant après, l'escorte du prisonnier se remit en marche, mais au lieu de rejoindre le régiment d'Auvergne, le triste cortège se dirigea vers la ville.

Le comte demanda la raison de cette mesure inusitée. On lui répondit que le major général lui avait fait assigner un logement dans les faubourgs.

La voiture s'arrêta un peu plus loin devant une maison de peu d'apparence que sa position écartée déroba presque aux regards. Henri fut introduit dans

une chambre située au premier étage, tandis que les hommes, chargés de sa garde, prenaient possession d'une salle basse, au rez-de-chaussée de la maison.

— Mon cher enfant, lui dit alors l'aumonier du régiment, qui ne le quittait presque plus depuis la triste issue du conseil de guerre, il y a sans doute plus d'un pauvre soldat qui réclame en ce moment mes secours; ayez donc patience je vais m'absenter quelques instants. N'avez-vous rien à me demander avant que nous nous séparions ?

— Pourquoi cette question, mon père ? demanda M. de Lourmel voyant l'abbé plus grave que de coutume.

— C'est que... répondit celui-ci en hésitant. Mon pauvre enfant, vous êtes un homme de cœur, on peut vous dire ces choses-là... Il le fait même, car vous pouvez avoir des dispositions à prendre. Je crois qu'il est venu de bien mauvaises nouvelles de Versailles.

— Je m'y attendais, dit M. de Lourmel sans laisser paraître aucune émotion. Savez-vous l'heure ?

— Non, pas encore.

— Eh bien, quand il sera temps venez me trouver.

L'abbé sortit.

Le jour, dans son déclin, le temps gris et sombre, de gros nuages balaient l'heure de la nuit. Quelques pâles lueurs passant par l'unique fenêtre de la chambre allaient s'éteindre sur les murs nus et délabrés.

Au dehors, des rumeurs confuses : troupes en marche, roulements d'artillerie, pas de chevaux, le bruit du vent, de grosse gouttes de pluie qui fouettaient les vitres avec un bruit sinistre.

Cette nature en deuil ne déplaisait pas à M. de Lourmel. Sa vie dans ces derniers jours, avait été si douloureuse qu'il se sentait presque heureux d'en finir. Il s'affligeait seulement de n'avoir pas un ami qui fût le confident de ses dernières pensées.

Il s'assit auprès d'un feu de bûches qu'un soldat avait allumé et réfléchit à l'emploi qu'il devait faire des quelques jours dont il pouvait encore disposer. Absorbé par ses réflexions, il ne prêtait qu'une oreille distraite aux voix des soldats qui montraient, confusément du

corps de garde jusqu'à lui. Cependant elles devinrent un moment si bruyantes qu'il crut à une altercation. Il allait ouvrir la porte pour s'informer de la cause de ce tumulte ; un caporal entra dans sa chambre.

— Faites excuse, mon capitaine, dit-il en le saluant. Je vous dérange peut-être, mais c'est qu'il y a en bas une femme que nous ne pouvons pas chasser. Elle dit, autant qu'on peut entendre son jargon, qu'il faut absolument qu'elle vous parle.

— Qu'elle femme ?

— Une femme avec un chien, assez jolie.

— Ta consigne te défend-elle de laisser pénétrer jusqu'à moi ?

— Non.

— Eh bien ! laissez-la venir, dit le comte qui avait reconnu Juméli dans la description du soldat.

Juméli accourut et tomba haletante, épuisée aux pieds du comte.

M. de Lourmel, qui s'en souvient, était resté au Gurzenich après sa condamnation, de sorte qu'il n'avait pas revu Juméli depuis le soir où sa douce chanson avait apaisé sa douleur. Il avait à peu près oublié la bohémienne.

Mais sa venue, en pareil lieu, en pareil moment excita l'étonnement du comte et réveilla l'intérêt qu'il avait souvent éprouvé pour elle.

M. de Lourmel prit les mains de Juméli pour la relever. Elles étaient glacées, ses vêtements étaient percés par la pluie sous le manteau de laine grossière dont elle était enveloppée. Misère était près d'elle tout grelottant et couvert de boue comme à Cassel.

Henri la fit asseoir auprès du feu dans lequel il jeta quelques branches sèches. A la clarté vacillante de la flamme, il l'examina attentivement.

Elle était d'une pâleur livide. Son visage portait l'empreinte de la fatigue et de la douleur. Cependant jamais sa beauté n'avait semblé plus touchante. Une sorte de rayonnement intérieur éclatait dans ses yeux, sur son front, dans les mouvements de ses lèvres qui semblaient pouvoir parler et ne pouvoir produire un son.

— Merci, chère fille, dit Henri en lui

prenant les mains pour les réchauffer dans les siennes. Merci ! que de courage il t'a fallu pour arriver jusqu'à moi ! J'avais peur d'arriver trop tard, dit-elle. Trois jours de suite j'ai rôdé autour de ta prison, on m'a repoussée. Les filles d'Égypte ne trouvent d'amis que pour le plaisir !

Elle jeta un long regard sur Henri, puis baissa la tête et resta pensive.

— Il le faut, dit-elle enfin en passant ses mains effilées sur son front. Le temps est venu, ce qui est écrit doit s'accomplir. Seigneur, on dit que tu meurs pour expier un crime dont un autre est coupable ; ce coupable, est-ce donc que je te sauve en te le nommant.

— Grand Dieu ! le connaîtrais-tu ? s'écria le jeune homme envahi par les lueurs du plus fol espoir.

— Les Romany voient ce qui doit être : ils peuvent voir ce qui a été.

— Ah pauvre chère fille, si ta science est mon seul espoir, il est bien fragile, dit le comte avec un douloureux désappointement.

— Orgueil des chrétiens, parce que leur vue est courte : ils nient... Les juges n'ont rien vu, il y a deux ans. Juméli te dira ce qui s'est passé.

— Parle donc, s'écria Henri au comte de la joie, et si tu peux apporter quelque jour dans cet horrible mystère, tu me rendras plus que la vie, tu me rendras l'honneur.

— L'honneur ! dit Juméli. Écoute donc, continua-t-elle après un moment d'hésitation. Il y a deux ans, une tribu d'Égypte avait planté sa tente aux portes d'une ville d'Allemagne. Un soldat de ta nation vint trouver une femme de cette tribu qui était magicienne. Il voulait avoir un charme pour gagner toujours dans les jeux où les chrétiens risquent leur or. Cette femme avait une fille, le soldat la vit et l'aima. D'était un seigneur comme toi, il devait avoir de grandes richesses. Eblis inspira aux zingalis le désir de s'en emparer. Alors ils mirent un poignard dans la main de celle qu'il aimait, et lui dirent ce qu'il fallait faire, la fille d'Égypte obéit.

— Cette ville n'était-ce pas Saint-

Goar ? de Foncolombe le nom de l'homme ?

— La ville, oui, je crois que c'était Saint-Goar ? l'homme, je n'ai pas su son nom.

— Ces Égyptiens, tu les connais sans doute ?

— Oui, peut-être je les connaîtrais.

— Ah ! béni soit le ciel qui t'envoie tu m'aideras à les retrouver !

— Le monde est grand : les zingalis le parcourent sans cesse.

— Leur nom, Juméli ! leur nom !

— Ils en ont un aujourd'hui, demain ils en auront un autre. D'ailleurs, Juméli ne peut te dire le nom du meurtrier sans que tout son sang crie à la trahison.

— Il le faut cependant, tu le dois, s'écria Henri avec force. Mais ! je t'en supplie, chère fille, au nom de la reconnaissance que tu dois avoir pour moi !

— Si ta servante pouvait parler, tu le saurais déjà, seigneur.

Elle se tut. Il y avait dans le ton de résolution triste avec lequel elle prononça ces mots, quelque chose qui surprit le jeune comte. Cependant il ne se découragea pas, et il eut recours aux prières les plus touchantes.

La bohémienne assise à côté de la cheminée, enveloppée dans son manteau passait machinalement entre ses doigts le bas de sa robe tout chargé de clinquants : parfois, elle jetait un regard furtif, mais chargé d'une étrange douceur sur Henri, puis elle retombait dans l'apparente indifférence qui faisait bouillonner le sang du jeune homme.

— Prends garde l' dit-il enfin avec une irritation prête à éclater, ton silence te rend leur complice ; quoique prisonnier moi-même, je pourrais encore te livrer à la justice.

— Ce qu'Eblis a dit s'accomplira, répondit la zingale toujours impassible.

— Ah ! morbleu ! tu parleras !

M. de Lourmel la saisit par le poignet qu'il serra avec force ; mais, presque aussitôt, rougissant de sa violence, il la lâcha et parcourut la chambre à grands pas pour calmer son irritation. Juméli, debout, toujours impassible, gardait ainsi le silence ; on n'entendait d'autre bruit que le sifflement du vent qui redoublait de force, et les voix confuses des sol-

traits qui causaient dans leur corps de garde.

Henri connaissait par oui dire l'inviolable fidélité avec laquelle les Romains gardent un secret qui les concerne. Il savait qu'avec stoïcisme ils acceptent la mort. Ce n'était donc pas par la menace qu'il pouvait décider Juméli à le servir.

La menace et la violence ! son cœur y répugnait.

« Allons ! Juméli, j'ai été bon pour toi. Ne m'as-tu pas dit cent fois que tu voudrais me prouver ta reconnaissance ? Aujourd'hui plus que jamais, tu peux le faire, tu peux me sauver la vie comme j'ai sauvé la tienne. Tu peux me rendre l'honneur, qui m'est plus précieux que la vie. Songes-y, chère enfant : si je meurs, je laisse mon nom souillé d'un meurtre, ma mémoire maudite. Nul n'osera plus dire qu'il était mon ami : tous m'effaceront de leur souvenir, comme ils m'auront banni de leur cœur. Si tu parles, je ne sais encore si tu me sauveras la vie, mais tu adouciras mes derniers moments. J'accepterai mon sort sans amertume, et ma dernière pensée sera encore de la reconnaissance pour toi ».

— Seigneur, je veux te sauver la vie et l'honneur, dit Juméli dont l'expression froide et hautaine s'était fondue à ces paroles suppliantes, comme les dernières neiges devant les rayons d'un beau jour.

— Tu parleras ?

— Non, mais j'irai trouver les juges, et je leur dirai : « Voilà l'assassin ! »

— Folie !

— Juméli l'aurait déjà fait si elle n'avait voulu te revoir avant de mourir.

— Et tu as cru que j'accepterais un pareil arrangement ?

— Ah ! seigneur, prends ma vie ! aie pitié de ta servante ! dit-elle en tombant à ses pieds. Laisse-la mourir pour toi. Crois-tu donc que la mort lui fasse horreur !... la mort, c'est le repos éternel ».

Et, comme elle vit que son sacrifice était rejeté.

« Ah ! s'il le faut pour te fléchir, je parlerai : je dirai ce que tu n'as pas deviné. Je t'aime ! Si je veux mourir, c'est que je ne saurais vivre sans toi.

Comment dire toutes les pensées qui me brûlent ! mes lèvres sont impuissantes... Vivre, souffrir, mourir pour toi... Oui ! dès que je t'ai vu, Eblis m'a dit qu'en te suivant, j'allais à la mort, et je t'ai suivi malgré toi. Te souviens-tu ? à Holsdorf, tu mourras, me disais-je. Mais qu'importe, je te voyais, j'étais près de toi. Je souffrais, cependant, tu étais froid, dédaigneux, méprisant, tu avais de mes folles parures. J'aurais voulu les arracher... elles me brûlaient... Tu le vois, seigneur, tu peux me laisser mourir. Accepte ma vie, en échange de cet honneur qui est ton bien le plus précieux ».

« Laisse-moi, lui dit-il, les filles d'Égypte sont trop habiles à dissimuler la vérité pour ne pas mentir même à l'amour ».

— Prends ma vie, seigneur, dit la zingale en s'affaisant sur elle-même.

— Non, non, je ne veux pas de ton dévouement. Va-t'en. Je mourrai en te maudissant ».

En ce moment, la porte s'ouvrit et Sylvain entra, tenant une lampe à la main et précédant Mme de Castries et Gabrielle. Henri s'élança au devant d'elles.

Toute expression serait trop froide pour rendre cette scène touchante, où les sentiments les plus contraires se heurtaient, éclataient en cri de joie ou en sanglots.

La première émotion un peu calmée, Mme de Castries raconta leur entrevue avec le roi, l'espoir qu'elles en avaient emporté d'obtenir sa grâce en réconciliant Auvergne et Piémont. Ce récit était entrecoupé des exclamations tantôt joyeuses, tantôt triste de Gabrielle. Henri, tenant les mains de sa tante et de sa cousine qu'il serrait avec tendresse, souriait à leur espoir, quoiqu'il ne le partageât pas. Il savait trop, en effet, combien les événements des derniers jours devaient rendre cette réconciliation impossible.

Cependant, loin de montrer son peu de confiance, il semblait la partager. Il les remerciait en termes chaleureux, surtout Gabrielle, dont le dévouement plein de hardiesse avait sans doute décidé le roi. La jeune fille, alors, paraissait revenue de ses cruelles anxiétés.

Depuis qu'elle avait revu son fiancé, elle ne croyait plus qu'on fût assez barbare pour les séparer de nouveau.

La douleur a ce bon côté, qu'elle fait goûter avec une joie plus vive et plus entière les moments de répit qu'elle laisse à l'âme dont elle s'est emparée. Henri avait été cruellement éprouvé, mais alors il était heureux, complètement heureux; il oubliait le passé, il oubliait l'avenir si menaçant et déjà si proche; il oubliait tout, même le récit de Juméli.

La bohémienne, en voyant entrer la marquise et Gabrielle, s'était retirée dans le fond de la chambre, et là, perdue dans l'ombre, elle assistait à l'entretien des deux dames avec Henri.

La beauté de Mlle de Castries, l'aurore de pureté que répandait autour d'elle la noble jeune fille, l'avait d'abord éblouie, fascinée. Elle avait jeté des regards d'admiration jalouse sur tant de grâce et d'innocence. Et, peu à peu, comme si ces regards eussent infusé dans ses veines quelque poison subtil, elle sentit son cœur déchiré par mille sensations douloureuses et confuses, son front devint brûlant.

La réalité lui apparaissait cruelle, impitoyable; celui qu'elle aimait d'une ardente passion en aimait une autre. Ces mots exprimant si bien la tendresse, ces mots dont elle devinait si bien le sens sans les comprendre, c'était ceux qu'elle eût voulu trouver pour les lui dire. Les regards qu'il adressait à cette belle jeune fille, brillaient de ce feu enivrant qu'elle sentait dans les siens lorsqu'elle le regardait. Aussitôt sa vive intelligence, surexcitée par l'amour, comprit qu'un abîme la séparait de celui avec qui elle eût voulu s'unir, même dans la mort.

Alors elle éprouva pour l'étranger une haine égale à l'amour qu'elle ressentait pour Henri. Elle eût voulu l'annéantir.

Mais un sourire de triomphe passa bientôt sur les lèvres de la zingale. Elle saurait bien les séparer pour toujours. Les filles des Francs sont timides et tiennent à la vie. Les filles d'Égypte seules, savent mourir. Henri descen-

drat dans la tombe, Juméli l'y suivrait, et s'il est vrai qu'un être impérissable existe en nous, Henri et Juméli seraient à jamais réunis.

Gabrielle, la première, aperçut la bohémienne immobile et froide en apparence, comme une statue.

« Qu'elle est cette femme? demanda-t-elle? »

— Ah, j'oubliais, dit le comte de Lourmel. Cette femme est une bohémienne, qui plus qu'un autre peut être contribuerait à me rendre à votre affection; elle connaît les assassins de M. de Foncolombe. Cependant, malgré mes prières, elle refuse de les dénoncer par préjugés de caste. Chère Gabrielle, unissez vos prières aux miennes. Peut-être serez-vous plus heureuse que moi.

Henri avait pris Juméli par la main et l'avait emmenée presque de force devant la marquise et Gabrielle. Pendant qu'il leur racontait d'où lui venait l'espoir de découvrir les assassins de M. de Foncolombe, les regards des deux jeunes filles se croisaient tous deux fiers et hautains, tous deux exprimant peut-être le dépit de se trouver si belles.

La lumière de la lampe éclairait vivement la tête pâle de Juméli. Ses cheveux noirs, formaient autour de son front et de ses joues, une ombre épaisse. Tout à coup le regard scrutateur de Gabrielle se changea en une expression de stupeur, presque d'effroi.

« Henri, regardez! regardez-la! s'écria-t-elle en montrant du doigt une des pierreries grossières qui brillaient dans les cheveux de Juméli. »

Le comte poussa lui-même un cri de surprise: la marquise s'approcha pour voir l'objet que désignait la main tremblante de sa fille. Juméli, le front haut, l'œil fier et étonné supportait cet examen sans pâlir.

« Ah, si j'en crois mes yeux, Henri, votre innocence sera prouvée, dit Mlle de Castries; ouvrant précipitamment un portefeuille de velours qu'elle portait sur elle; elle en retira le fragment de camée que Henri lui avait donné à son passage à Paris.

(A continuer.)

## UN PAIR D'ANGLETERRE.

## XI.

(Suite.)

« A l'époque où Clouderley avait quitté Vienne avec l'enfant de mon frère, il s'était engagé à assurer le succès de notre trame commune en faisant disparaître le fils d'Arthur. Il avait eu d'abord la pensée d'éloigner cet enfant de lui comme de moi, en le confiant à quelque pauvre paysan qui l'éleverait moyennant un médiocre salaire.

« Il avait même fait quelques démarches dans ce sens. Une veuve dans une position voisine de l'indigence avait été prévenue, et avant de quitter Vienne, il l'attendait un matin pour lui remettre le fils de mon frère.

« Jusque-là Clouderley, il me l'a raconté depuis, avait évité de voir l'enfant. Au moment où il allait le déposer entre des mains étrangères, sa femme le lui apporta, il le prit dans ses bras, et le souvenir de tout ce que le père avait fait pour lui revint à sa mémoire. Il regarda cet enfant; Clouderley ne put s'en séparer. La vue de cet enfant l'avait presque changé, il se promit à lui-même de ne jamais l'abandonner et trouva un prétexte pour congédier la femme qu'il avait envoyé chercher.

« N'y a-t-il pas d'étranges inconséquences dans la nature de l'homme? Le caractère de Clouderley était bon et doux autrefois; des épreuves l'avaient aigri; et voici qu'il s'arrêtait dans le mal devant le souvenir du père dont il avait trahi les intentions et le sourire de l'enfant qu'il avait sacrifié! Faible barrière, il est vrai, que l'égoïsme pouvait encore briser.

« Assuré d'un revenu de mille livres sterling que je m'étais engagé par contrat à lui payer, il résolut d'élever le fils de mon frère comme le sien (il n'avait pas d'enfant) et de lui donner la meilleure éducation possible. Il composait ainsi avec sa conscience, et c'était, à son point de vue, une sorte d'ex-

piation du crime dont sa cupidité l'avait rendu complice.

« Clouderley alla résider avec sa femme à Neustadt.

« Quoique ce ne soit pas une ville populeuse, c'est une résidence agréable. Les murs en sont baignés par la rivière Leitha. Clouderley loua, non loin de cette ville, une maison de campagne et des terres dont il entreprit la culture. La chasse et la pêche occupèrent aussi ses instants, tandis que sa femme Eudoxie, qui n'était entrée que trop facilement dans le complot dont le fils de sa maîtresse avait été victime, s'était attachée à cet enfant et l'élevait comme le sien.

« Clouderley était bien supérieur à sa femme et il avait réglé lui-même avec beaucoup de prudence, comme je l'ai appris dans un journal de lui qui tomba plus tard entre mes mains, le genre d'existence qu'il prétendait mener. Il était sage, en effet, de sa part de ne point se laisser éblouir par la position indépendante que je lui avais assurée et de songer à l'avenir. Cette position, en effet, ne pouvait-elle pas lui échapper? Et comment, si je mourais, pourvoira-t-il à l'existence de l'enfant dont il s'était chargé? Que deviendrait-il lui-même avec sa femme? Car je m'étais réservé ce seul moyen d'action sur lui dans le cas où il serait un jour disposé à me perdre: les mille livres sterling n'étaient payables que pendant ma vie. Pour en jouir après moi, il fallait par sa discrétion être nommé sur mon testament.

« Toute l'affection de Clouderley et de sa femme s'était concentrée sur la tête du fils de mon frère, qu'ils avaient nommé Julien. C'était le nom même de Clouderley, dont il était regardé comme le fils.

« Clouderley et sa femme reçurent les premières caresses de Julien, qui naturellement les aima comme un père et une mère; à mesure qu'il grandissait, ils s'attachaient de plus en plus à celui qui l'avait privé de sa fortune et de son rang et de son nom.

« Tandis que Julien voyait un père dans Clouderley, celui-ci éprouvait pour le fils de son ancien maître un respect involontaire et une sorte de

vénération qui s'attachait à l'ancienne race dont Julien était le légitime représentant.

"Un événement, que je n'avais pu prévoir, s'était produit en un petit nombre d'années : le fils de mon frère avait trouvé un protecteur dans celui-là même qui avait contribué à le dépouiller de ses droits.

"De Neudstadt Clouderley était allé habiter Verone, dont le doux climat lui avait paru plus favorable que celui d'Allemagne à la santé de Julien; les goûts enfantins et la tendresse de cet enfant le charmaient de plus en plus, et déjà son éducation, son souvenir même le préoccupaient vivement, quand une circonstance nouvelle lui inspira une démarche à laquelle je ne me serais jamais attendu.

"Le petit Julien venait d'être dangereusement malade, et Clouderley, qui avait craint de le perdre, fut pris lui-même d'une fièvre violente dans laquelle Julien lui prodigua les soins les plus touchants, d'autant plus touchants, qu'ils étaient donnés par un enfant.

"Clouderley s'était vu en danger, il avait cru mourir.

"A peine put-il tenir une plume qu'il m'écrivit la lettre que voici. Je l'ai toujours conservée :

"Je viens de me trouver en présence de la mort, me disait Clouderley, elle est le meilleur juge des consciences coupables.

"C'est sans l'impression du profond repentir que je vous écris aujourd'hui.

"Vous ne pouvez vous faire une idée des admirables qualités de l'enfant qui m'est confié. Je ne parle point de sa beauté, sa bonté la surpasse. Son intelligence est remarquée par tout le monde.

"Il ne m'a donné ni à moi, ni à celle qu'il regarde comme sa mère un seul moment de chagrin.

"A peine remis lui-même d'une maladie fort dangereuse, il ma prodigué des soins dans celle où j'ai failli périr moi-même, et il a montré près de mon lit de douleurs un dévouement, une ten-

dresse et une présence d'esprit vraiment au-dessus de son âge.

"Je ne puis assez insister sur l'intelligence extraordinaire dont il est doué.

"Apprendre est pour lui une passion.

"Qu'on lui raconte une histoire, une aventure digne d'intérêt, on peut suivre sa physionomie qui est le reflet

de son âme, l'émotion qui s'empare de lui; une acte généreuse le transporte;

il s'émuit jusqu'aux larmes au récit d'un trait de courage ou de vertu.

"Le son de la trompette ou le bruit du tambour le font tressaillir. Il y a

dans les impressions de cet enfant quelque chose de fier et de guerrier, je dirais presque d'héroïque.

On pressent qu'il est né pour une autre destinée que celle qui lui a été faite.

"En parlant de lui on ne peut pas se servir des expressions ordinaires, et je suis heureux maintenant d'avoir ap-

pris, dans mes trop courtes années d'études à écrire une lettre, où je puis

rendre quelque justice au fils de votre frère. J'ai lu depuis que je suis en

Italie, j'ai tâché de former mon esprit, et surtout la vue de ce cher enfant

comme autrefois celle de son noble et regretté père, son excellente nature,

m'ont rendu meilleur, au moins je l'espère.

"Je viens donc d'accomplir le plus sacré des devoirs en vous déclarant

que les choses ne peuvent rester comme elles sont aujourd'hui.

"Je vous adjure de rentrer vous-même. Il n'est jamais trop tard pour

faire une acte de réparation et de justice. Vous êtes le tuteur naturel de

l'enfant. A ce titre, vous avez certains droits qui ne seront pas mécon-

nus. Comme fils puiné vous avez aussi une part de fortune qui vous revient légitimement. Rendez à l'orphelin et au déshérité le titre qui lui ap-

partient et son vrai nom. Ouvrez-lui

la carrière glorieuse où il a le droit d'entrer, qu'il sache à quoi il est des-

tiné, afin qu'il puisse d'avance se préparer à son sort.

"Quelle que soit votre détermination, mon parti est pris. Je ne serai plus désormais votre complice. Je dirai à

l'enfant ce qu'il est. Je l'amènerai en Angleterre; je le présenterai à

“lord Danvers; je raconterai, s'il le faut, son histoire devant le roi et les pairs d'Angleterre! Cette histoire et les preuves que j'en donnerai suffiront pour convaincre tout esprit impartial. Je n'attends que votre réponse pour commencer les premières démarches; dont le résultat sera, je n'en doute pas; le triomphe de la justice!”

## XIII.

“Quand je reçus cette lettre de Clouderley, j'avais déjà un fils et une fille. Je ne voulus pas céder à ses menaces; mais elles me jetèrent dans de mortelles inquiétudes.

“Quoi! tout ce que j'avais fait, toutes ces précautions que j'avais prises, tous ces actes qui constataient la mort de l'héritier de mon frère, deviendraient inutiles! Tout le monde m'estimait, m'honorait; cette estime, cette considération, j'allais les perdre! Le masque et le manteau dont je m'étais couvert me seraient arrachés! Et l'on me connaîtrait enfin tel que j'étais!...”

“Pendant les six mois qui suivirent la réception de la lettre de mon complice, je vécus avec cette crainte. Tôt ou tard ce terrible dénouement viendrait. Sans doute un vent contraire avait retardé le vaisseau qui devait apporter Clouderley et mon neveu, ma honte et ma ruine; mais je ne doutais point qu'il arrivait!...”

“J'étais décidé cependant à ne pas subir la loi que mon complice voulait m'imposer.

“Ce que Clouderley affirmait, je le nierais! Peut-être ma position, ma bonne renommée, donnerait plus de créance à mes paroles qu'aux siennes. Peut-être!... Terrible mot.

“Je vivais au milieu de ces terribles incertitudes. Je ne dormais plus; où, s'il m'arrivait de sommeiller, j'étais poursuivi par les rêves les plus sinistres et les plus affreuses visions. J'avais perdu le goût de toute distraction, et j'étais retombé dans le désespoir où je me trouvais avant mon mariage.

“Un moment j'avais cru échapper à ces tortures. La lettre de Clouderley les avait toutes renouvelées?”

“Je sus depuis qu'il avait renoncé

à l'exécution de son dessein ou plutôt qu'il l'avait ajournée. Quand la surexcitation morale qu'avait produite en lui la présence de la mort se fut affaiblie il réfléchit avec plus de calme à sa position et à la menace qu'il avait faite. Il pensa qu'il devait s'abstenir avant tout de faire une tentative qui pouvait échouer, et de s'exposer à ne pas obtenir qu'on rendit justice à Julien, à le mettre ainsi dans la plus triste et la plus fautive des positions.

“Mais le tourment que me faisaient endurer ces craintes incessantes, ces périls suspendus au-dessus de ma tête, n'en était pas moins cruel; j'ignorais le changement qui s'était fait dans les idées de Clouderley, et, par mes souffrances morales, la main de Dieu s'appesantissait sur moi!”

“— Si aujourd'hui, me disais-je, je suis épargné, demain peut-être le procès commencera, la prison s'ouvrira pour me recevoir, on me conduira sur le banc des criminels; le déshonneur qui m'atteindra rejailira sur le front de mes enfants. Je suis lord et pair d'Angleterre, je serai un infâme!”

## XIV.

“Clouderley, en attendant qu'il pût produire son pupille en Angleterre, continua à lui donner cette éducation qu'il regardait avec raison comme le plus précieux des biens. Quand même Julien ne connaîtrait jamais son véritable père, il fallait qu'il devint un homme supérieur; Dieu, en lui accordant tant d'heureuses et de belles qualités, et cette remarquable intelligence qui se développait de plus en plus, l'avait sans doute prédestiné à jouer un rôle dans son siècle et son pays.

“Après un séjour de quelques années dans le voisinage de Vérone, Clouderley pensa que Florence était la ville d'Italie qui lui offrirait le plus de ressources pour suivre et compléter l'éducation de Julien.

“C'est là que le fils de mon frère entra dans l'adolescence.

“Il y avait en ce moment à Florence beaucoup de vie littéraire, et le célèbre Bernardino, le poète lauréat du Vatican, jouissait de toute la faveur du grand-duc.

« Je ne me rappellerais pas cette circonstance, si l'éclat qui s'attachait à la réputation du poète ne s'était reflété sur son neveu Francesco, dont Julien, alors âgé de dix-huit ans, enthousiaste de la poésie, déjà poète lui-même, fut heureux de faire la connaissance.

« Que deviendrait Julien ? Quoique ce jeune homme, qui lui-même ignorait son origine, parût bien étranger à mon existence, j'étais vivement préoccupé, surtout depuis la lettre de Clouderley, de l'avenir qui pouvait lui être réservé.

« J'aurais voulu le voir, le connaître, sans qu'il se doutât du lien de parenté qui nous unissait, le juger enfin. Je connaissais intimement le chargé d'affaires anglais à Florence, et nous nous écrivions souvent. Je le questionnais sur les Anglais qui pouvaient se trouver dans cette ville ; il se trouva qu'il avait été frappé, dans une soirée donnée par le grand-duc pour une improvisation de Bernardino, de la noble figure d'un jeune homme qui paraissait l'ami intime de Francesco, le neveu du poète. Ayant appris que ce jeune homme était d'origine anglaise il lui avait adressé la parole, et il avait admiré la perfection avec laquelle il parlait les deux langues, l'anglais et l'italien. Les meilleurs professeurs à Vienne et à Florence n'avaient pas manqué à Julien, car je n'ai pas besoin de dire que c'était lui que le chargé d'affaires d'Angleterre avait rencontré chez le grand-duc.

« Clouderley ne s'était pas trompé, et mon ami, après avoir causé avec le jeune homme, avait conçu de lui l'opinion la plus favorable. Il lui trouvait seulement une certaine ardeur méridionale, qu'il devait sans doute au climat du pays où il avait été élevé et où sa jeunesse commençait à s'épanouir.

« L'honorable M. Fitzroy, qui appartenait à une ancienne famille irlandaise, avait lui-même une vivacité d'esprit qui le disposait à rechercher cette société du Midi, ces caractères ardents, ces imaginations inspirées. Il invita Francesco et Julien à venir le voir, et, par Francesco, il obtint ce qu'il désirait depuis longtemps, une improvisation de Bernardino dans ses propres salons.

« L'accueil du chargé d'affaires avait été si amable, que les jeunes gens

étaient plusieurs fois retournés à ses réceptions, et souvent il lui arrivait de dire à Julien :

« — Allons, monsieur, venez, que nous parlions poésie ! »

« La position du chargé d'affaires à Florence était plus tôt pour l'honorable M. Fitzroy, une occasion d'études littéraires et artistiques qu'une véritable mission diplomatique. Il trouvait donc un plaisir tout particulier dans les relations qu'il formait avec des esprits sympathiques à ses propres goûts, et, jeune encore lui-même il se plaisait avec la jeunesse. Il me parla donc naturellement, dans ses lettres, de Julien et de Francesco, et, par des questions détournées, je le ramenais sans cesse sur le sujet qui m'intéressait le plus.

« J'appris ainsi, sur son ami Francesco, bien des détails qui pour moi avaient une importance toute particulière.

« D'étranges discussions s'engageaient quelquefois entre Julien et Francesco, bien des détails qui pour moi avaient une importance toute particulière.

« On eût dit que celui-ci, plus âgé que Julien de trois ou quatre ans, avait une expérience que son jeune ami ne pouvait avoir. Et ce qu'il y avait d'extraordinaire chez le neveu de Bernardino, c'est qu'il railait Julien sur ses nobles aspirations vers la gloire littéraire.

« — La gloire des phrases ! disait Francesco ; le plaisir, à la bonne heure ! ajoutait-il ; la vie large et libre !

« Julien regardait Francesco avec surprise, et repoussait ces étranges sentiments, cette fâcheuse morale ; mais son ami avait sur lui un grand ascendant et l'influence presque irrésistible de la jeunesse sur la jeunesse. Il y a, on le sait, parmi les jeunes gens, un certain courant de bons mots, de plaisanteries, comme de plaisirs, où beaucoup se laissent entraîner pour faire comme leurs camarades.

« Le scepticisme de Francesco étonnait Julien ; mais quoiqu'il l'eût d'abord repoussé, il n'aurait pas voulu rompre avec son ami.

« L'opinion de M. Fitzroy était qu'il y avait d'ailleurs beaucoup de fantaisie dans les paroles de ce jeune homme, et qu'il affectait de paraître ce qu'il n'était pas, de fouler aux pieds cette

vertu qu'il respectait sans doute au fond de son cœur. Il le regardait comme un fanfaron d'immoralité.

“ Ces paroles de M. Fitzroy rassuraient Julien.

“ Aux plus étranges propositions mises en avant par Francesco, il lui arrivait maintenant de sourire sans y attacher plus d'importance.

“ Cependant, en présence de Clouderley et d'Eudoxie, Julien avait pu observer que Francesco n'affichait point ses singulières maximes, et ne répétait pas en les interprétant à sa manière, les paroles de Brutus : O vertu, tu n'es qu'un mot ! Là il semblait cacher les opinions qui pouvaient déplaire à ceux qu'il regardait comme les parents de Julien.

“ Donc la confiance de Clouderley était grande. Quand Francesco venait voir Julien, le prétexte qu'il avait pour l'emmener avec lui était presque toujours le même : “ Allons voir mon oncle, ” lui disait-il. Et, en effet, les jeunes gens entraient un instant au palais du grand-duc, où Bernardino avait un appartement ; mais bientôt Francesco emmenait Julien avec ses camarades.

“ Ces jeunes gens avaient une vivacité d'esprit et une ardeur de caractère qui séduisait au premier abord Julien. Ils montraient une grande souplesse et une vigueur extraordinaire dans tous les exercices du corps. Il jouait admirablement à la paume, nageaient, faisaient des armes, montaient à cheval. Comme la plupart des Italiens, ils avaient la passion de la musique. C'était leur distraction habituelle au milieu de leurs violents exercices. Ils chantaient en cœur de grands morceaux, et l'air retentissait au loin de cette mélodie improvisée. Puis c'était une gaieté bruyante, violente comme les exercices auxquelles les jeunes gens se livrent.

“ Si Clouderley les avait un peu mieux connus, il est probable qu'il aurait conseillé à Julien de ne pas les fréquenter.

“ Plus on se trouvait avec eux dans l'intimité, plus on remarquait dans leur manières un laisser aller qui ne gardait aucune mesure : l'acte, chez eux, suivait immédiatement la pensée. Ils étaient toujours sur la limite extrême

du bien et du mal, quoiqu'ils semblaient ne point la franchir.

“ Insensiblement la société dans laquelle Francesco avait fait entrer Julien et Francesco lui-même, se montrèrent sous un jour encore moins favorable. Le mépris de l'opinion, l'éloge du vice, le dédain des enseignements de la religion, la dérision pour les jeunes gens qui baissaient la tête sous le joug de la morale que les prêtres leur prêchaient, tels étaient les textes de conversations qui revenaient sans cesse comme un parti pris. L'esprit droit et pur de Julien s'étonnait, mais il ne pouvait croire que ses amis ne surfassent pas leur scepticisme et leur différence en matière de religion et de morale.

“ Pendant qu'il était en proie à ces perplexités, celle qu'il regardait comme sa mère, Eudoxie, tomba malade. Avec la génie facile de sa nation, cette femme avait cultivé son esprit, et avait voulu se rendre digne d'être la mère de Julien. Il l'aimait tendrement, comme on aime une mère. C'était sa confidente. Il lui disait souvent ce qu'il n'aurait pas dit à Clouderley lui-même.

“ Effrayé un jour plus qu'à l'ordinaire de ce qu'il entendait quelquefois, Julien revint triste chez lui ; sa ferme intention était de parler à Eudoxie, il la trouva couchée et sérieusement malade.

“ Quelques jours auparavant, Clouderley avait pris la plus grave résolution.

## XV.

“ Clouderley était parti pour l'Angleterre.

“ Julien allait avoir vingt ans. Une année encore, il atteindrait sa majorité.

“ Jouissant à Florence d'une véritable considération qu'il s'était étudié à mériter, ayant beaucoup lu depuis que l'aisance lui avait fait des loisirs, l'ancien petit commerçant ruiné, l'ancien homme de confiance de mon frère, s'était peu à peu transformé en gentleman. Il était reçu et bien reçu chez le chargé d'affaires d'Angleterre, qui me parlait de lui dans ses lettres comme d'un homme très-intelligent.

“Un jour donc que Clouderley se trouvait à une réception chez notre chargé d'affaires, il entendit parler du jeune lord Waldegrave, héritier d'une très-grande fortune et d'un beau nom, qui approchait de sa majorité et qui allait prendre possession de cette fortune, de ce rang qui lui appartenait depuis la mort récente de son père. Il n'y avait là rien que de très-naturel et de très-ordinaire. Mais Clouderley suivait la conversation avec un intérêt tout particulier.

“Quelques jours auparavant, Julien était revenu d'une excursion à Vérone avec Francesco et quelques amis de ce dernier; ces jeunes gens s'étaient promenés en bateau sur le lac de Gardé, chanté par Vigile, espèce de mer dont les vagues se soulèvent furieuse quelquefois comme celle de l'Océan. Julien au milieu d'une tempête qui avait fait chavirer leur frêle embarcation, avait courageusement sauvé la vie à un ancien précepteur qu'il avait eu à Vérone et à Francesco lui-même, au risque de sa propre existence. Cette acte de courage et de dévouement avait mérité à Julien une médaille que les autorités de Vérone lui avaient immédiatement décernée; car le fait était public et il retentit à Florence comme à Vérone: autour de Julien, un grand nombre de jeunes gens étaient allés à sa rencontre pour le féliciter. Clouderley était naturellement enthousiasmé de cette belle conduite de Julien. La pensée qu'il avait les mêmes droits que ce jeune homme dont on venait de parler dans le salon de notre chargé d'affaires, que lui aussi approchait de sa majorité, s'empara de son esprit avec une puissance nouvelle: le lendemain il demandait son passe-port et il partait pour l'Angleterre.

“Julien se trouvait donc seul avec Eudoxie au moment où elle était tombée malade, et où il sentait qu'il avait besoin des conseils d'une mère.” Il avait fallu une vive et profonde émotion à Clouderley pour prendre la résolution qu'il avait prise. Je n'avais jamais répondu à sa lettre. Il semblait avoir reculé lui-même devant l'exécution de ses menaces; mais maintenant ce

voyage annonçait qu'il avait pris son parti.

“Quoique les menaces de Clouderley eussent ajouté aux remords qui ne m'avais jamais abandonné, ce châtiement de la crainte, le plus humiliant peut-être qui existe, mes jours et mes heures n'étaient pas tout entiers voués à cette sourde tristesse qui toujours cependant subsistait au fond de mon cœur.

“J'avais une femme la plus charmante et la meilleure des femmes; j'avais des enfants qui chaque jour croissaient en beauté. Je les regardais et je croyais au bonheur; mais bientôt ma douleur secrète n'en était que plus vive, car je pensais aux liens qui existaient entre eux et moi. Insensé que j'étais! pourquoi n'avais-je pas eu le courage de supporter seul mon triste sort? Lâche que j'avais été! Pourquoi avoir embarqué ces innocents sur la mer orageuse où je naviguais? Ce nom que je leur avais donné, ce titre que j'avais pris, ne pouvaient-ils pas tout à coup devenir pour eux un objet de douleur et de honte?

“Ma femme m'avait donné un fils et une fille avant l'époque où j'avais reçu la lettre de Clouderley; elle m'avait encore donné depuis, deux enfants, un second fils aussi et une seconde fille. Ils étaient aussi beaux que le jour, et aussi aimants et aussi aimables qu'ils étaient beaux. Vous avez vu le plus jeune. Que me manquait-il pour être le plus heureux des hommes? Ce calme de la conscience que je n'avais pas, que je ne pouvais plus avoir.

“Mes enfants avaient tous à peu près la même constitution. Pleins de vigueur, de santé, ils semblaient destinés à la plus longue vie. Ils ne savaient ce que c'était que d'être malade, ils étaient toujours joyeux du matin jusqu'au soir. Il y avait dans leur physionomie une intelligence et une douceur admirables. De mois en mois, d'année en année, on eût dit qu'ils croissaient en grâce devant Dieu et devant les hommes. Chaque saison semblait resserrer le lien qui les unissait au cœur de leurs parents. Leurs premiers pas, leurs premières paroles, nous avaient charmés; leurs premiers jeux, leurs premières leçons, firent notre

joie. Et plus tard, quand leur éducation commença, avec quelle sollicitude nous nous plûmes à la diriger nous-mêmes!

« Nous fûmes les plus heureux des parents jusqu'à ce que mon fils aîné eût atteint sa 11 année. Nous nous aperçûmes alors peu à peu d'une certaine alteration dans sa santé. Une fièvre lente colorait ses joues d'une vive rougeur. Il avait de grandes transpirations pendant la nuit. Il perdait l'appétit. Il devenait languissant son activité s'éteignait. Notre anxiété fut bientôt extrême. Nous consultâmes un grand nombre de médecins. Ils ne purent se rendre compte d'une telle maladie; ils lui donnèrent un nom, celui d'atrophie, mais ils n'y trouvèrent aucun remède. Nous essayâmes le changement d'air, les bains. Tout resta inutile. La maladie fit des progrès effrayants; et, moins de deux mois après les premiers symptômes du mal, mon enfant était mort! Le pauvre enfant, quand nous le perdîmes, n'était plus qu'un squelette. Pendant les longues insomnies et les longues souffrances qu'il lui avait fallu supporter, jamais il n'avait murmuré. Il cherchait au contraire à nous calmer et à nous consoler. Et quand il mourut dans l'épuisement où il était, il s'éteignit sans effort. On ne put s'apercevoir le moment où il rendait le dernier soupir. Il expira aux eaux, dans le midi de l'Irlande.

« Quand le moment des funérailles fut venu, je voulus y assister.

« Nous prîmes le chemin de notre paroisse, où mon fils était né, et là le cortège, formé au château d'Alton, se dirigea vers la vieille église où se trouve la sépulture de la famille.

« Le dernier des barons d'Alton qu'on avait descendu dans ces caveaux était mon frère. Mon fils venait le rejoindre.

« Au moment où, au bas de la dernière marche, à la lueur des torches, le cercueil du pauvre enfant était introduit dans le tombeau qui allait le recevoir, il alla heurter la tombe de mon frère. Ce fut un triste et lugubre écho dans cette région de la mort... comme un glas funèbre qui rapprochait ces deux destinées!..

« Quelle ne fut pas la douleur de ma femme et la mienne! C'était notre premier-né, l'héritier de tous mes titres et de tous mes domaines, celui de mes enfants auquel devaient revenir les titres et les biens de la branche aînée de ma famille en Angleterre. Il avait deux ans de plus que notre second enfant, qui était une fille, et nos cœurs vivaient de la vie de cet enfant.

« Il y a dans la vie et la mort un ordre d'idées et d'impressions naturel; l'idée de la mort répond à un âge déjà avancé: c'est ce qu'on appelle le cours de la nature, cours inévitable; mais, quand nous jetons les yeux sur les roses de la jeunesse, cette triste idée de la mort répugne à nos pensées. Nous pouvons en avoir entendu parler, mais il n'y a que l'expérience qui puisse nous convaincre de la triste réalité. Hélas! je commençais à regarder presque comme un ami mon fils, qui touchait à ses onze ans, et dont l'intelligence était si développée, le cœur si bon; je le questionnais sur une foule de sujets; ses réponses naïves et justes me donnaient souvent un avis dont je me plaisais à profiter, elles me montraient au moins tout ce que je pouvais attendre de lui, me faisaient entrevoir ce qu'il serait plus tard. Chaque année il nous aimait mieux, et notre amour pour lui augmentait. En moins de deux mois, tout avait disparu! En moins de deux mois nous lui vîmes perdre la plus belle santé; il ne fut plus qu'un cadavre et le tombeau qui l'enlevait pour toujours!

« La perte de mon fils avait introduit un nouvel hôte sous mon toit, c'était la mort!

« Nous veillâmes avec une anxiété fiévreuse sur nos autres enfants. Nous étions comme des personnes dont la maison a été volée avec effraction, et qui dans chaque murmure du vent croit reconnaître une voix, qui, à chaque craquement dans l'escalier, s'attendent à voir des brigands armés jusqu'aux dents faire irruption dans leur chambre à coucher et apparaître à côté de leur lit.

« Le vent qui soufflait, le vent qui grondait, semblait un avant-coureur de l'ennemi. Nous n'étions pas en sûreté. Nous avions toujours les yeux fixés sur les traits de nos enfants; c'était tantôt

leur physionomie qui nous inquiétait; une transpiration interrompue nous remplissait d'alarme et un rhume nous frappait de terreur. Mais ces craintes étaient imaginaires, les enfants qui nous restaient paraissent jouir d'une bonne santé et devaient vivre longtemps. Leur gaieté bruyante semblait même jeter du ridicule sur l'excès de nos appréhensions. Deux années se passèrent ainsi.

«A la fin l'ennemi se présenta.

«Ma jolie Thérèse se plaignit un soir d'être tout à fait indisposée et d'avoir une violente douleur au côté. Nous la fîmes coucher.

«— Demain, dis-je à ma femme, elle ira mieux. Souviens-t'en, Céline, combien de fois ne nous sommes-nous pas tourmentés sans raison!

«Le lendemain elle n'allait pas mieux.

«Deux jours se passèrent sans amélioration dans son état. Les symptômes avaient une ressemblance effrayante avec la maladie de son frère.

«Céline prodiguait ses soins à notre fille avec une persévérance infatigable. Elle faisait tout ce qui était en son pouvoir pour l'encourager.

«Mais, quand Céline se trouvait un instant seule avec moi, et qu'elle n'était plus auprès de cette douce petite martyre, elle laissait éclater son désespoir.

«— Tout est fini, disait-elle. Il y a au-dessus de cette maison je ne sais quelle vapeur mortelle que rien ne peut dissiper. C'est l'âge même auquel notre fils est tombé malade. Tous nos enfants meurent à ce même âge. Les deux plus jeunes semblent bien portants encore, mais ce n'est qu'une fausse apparence de santé; déjà je les vois morts. La mort a surpris notre château et l'a entouré de ses sentinelles, comme pour nous garder à vue et ne pas laisser échapper un seul de nos enfants. Une providence inexorable nous a donné des enfants, le plus grand bienfait qui puisse être accordé dans ce monde, afin que nous les perdions les uns après les autres et que cette maison, dont ils étaient les piliers, n'offre plus que l'image de la ruine et de la désolation!

«Thérèse expira comme son frère était mort, réduite à un état d'affreuse maigreur. A dater de ce triste jour jamais le sourire ne reparut sur les lèvres de Céline.

(A continuer.)

## LE FEUILLETON.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Prix de l'abonnement: un an, \$1, un numéro 5 centins.

Les personnes qui désirent souscrire peuvent le faire en adressant le montant de leur abonnement franco: A. M. J. B. BOURDEAU, Imprimeur-Gérant, Bureau de Poste, Montréal, ou aux Messieurs suivants, qui sont autorisés à recevoir les abonnements:—

M. Z. Chapeleau, Libraire, Rue Notre-Dame, Montréal.

M. T. E. Roy, No. 8 Rue St. Joachim, Haute-Ville, Québec.

M. M. Duchesneau, St. Jérôme.

M. Cyrine Chaput, L'Assomption.

M. A. Tétrault, Rivière du Loup, en haut.

M. Charles Royer, Trois-Rivières.

M. I. Bourguignon, St. Jean d'Iberville.

M. L. A. Derome, Joliette.

M. A. Cadieux, Varennes.

M. C. Thérien, St. Isidore.

M. N. Dorais, St. Urbain Premier.

M. N. Ricard, Laprairie.

M. L. H. Buffleur, Yamaska.

M. F. X. Collette, Verchères.

M. G. St. Cyr, Maskinongé.

«LE FEUILLETON» est en vente au dépôt de *Journaux* de M. W. Dalton coin des rues Craig et St. Laurent.

J. B. BOURDEAU IMPRIMEUR-GÉRANT.